



**HAL**  
open science

# Grazia Deledda, la femme prix Nobel qui aimait la France

Lucia Gangale

► **To cite this version:**

Lucia Gangale. Grazia Deledda, la femme prix Nobel qui aimait la France. La Vie culturelle en 19\*\*, 2022. hal-03721785

**HAL Id: hal-03721785**

**<https://hal.science/hal-03721785>**

Submitted on 12 Jul 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

## Grazia Deledda, la femme prix Nobel qui aimait la France

Publié le 7 juillet 2022 par [viculturelle19](#)

### Lucia Gangale

Elle a raconté l'histoire d'une Sardaigne rude et sauvage, archaïque et étroite d'esprit, mais aussi digne et posée, et est finalement arrivée à Stockholm pour recevoir le Nobel de littérature, seule femme italienne à qui jusqu'à présent a été décerné le prestigieux prix<sup>1</sup>. C'est précisément en cette année 1926 très particulière – une année pleine d'événements importants – que la commission du prix décide du nom de Grazia Deledda, mais cela prend du temps, en attendant de trouver un candidat peut-être plus approprié pour l'attribuer. C'est pourquoi le prix n'est remis à l'écrivain que l'année suivante, le 10 décembre 1927<sup>2</sup>.

En cette journée glaciale, la voix chaude de cette petite femme prononce un discours mémorable. C'est la première voix enregistrée par la radio nationale depuis le prix Nobel<sup>3</sup>.

Deledda dit:

*Je ne sais pas faire des discours, je me contenterai de remercier l'Académie suédoise, pour le très grand honneur qu'elle a accordé à l'Italie en mon modeste nom, et de répéter le souhait que les vieux bergers de Sardaigne adressaient à leurs amis et proches : Salut ! Salut au Roi de Suède, Salut au Roi d'Italie, Salut à vous tous, Mesdames et Messieurs ! Vive la Suède, vive l'Italie !*

*Je suis née en Sardaigne. Ma famille, composée de personnes sages mais aussi d'artistes violents et primitifs, avait de l'autorité et possédait aussi une bibliothèque. Mais quand j'ai commencé à écrire, à l'âge de treize ans, mes parents s'y sont opposés. Le philosophe prévient : si votre fils écrit des vers, corrigez-le et envoyez-le sur le chemin de la montagne ; si vous le trouvez en train de faire de la poésie la deuxième fois, punissez-le à nouveau ; s'il y va pour la troisième fois, laissez-le tranquille parce qu'il est poète.*

*Sans vanité, cela m'est arrivé à moi aussi. J'avais un irrésistible mirage du monde, et surtout de Rome. Et à Rome, après la splendeur de la jeunesse, il m'a construit une maison à moi où je vis tranquillement avec mon compagnon en écoutant les paroles ardentes de mes jeunes enfants. J'ai eu toutes les choses qu'une femme peut demander à son destin, mais au-dessus de toute chance la foi en la vie et en Dieu.*

Grazia Deledda fait partie de ce groupe d'écrivains du XXe siècle principalement sud-italiens, qui ont donné du prestige à toute la littérature nationale. Cependant, de cette écrivaine traduite dans le monde entier, première Italienne à vivre de l'écriture, on parle encore trop peu dans les manuels scolaires. Elle, qui a traversé les confins étroits de son île pour élargir ses horizons, dans ces manuels est encore liquidée quelques lignes qui la rappellent comme une écrivaine réaliste. Une définition qui ne lui convient pas et

avec laquelle même d'éminents critiques ne sont pas d'accord. Par exemple, Emilio Cecchi, l'un des plus importants critiques littéraires italiens, ne voit pas en elle une prévalence du vérisme et mais l'élément lyrique et féérique. De la même opinion, un autre éminent critique, Natalino Sapegno.



Certaines écrivaines italiennes déplorent donc le peu de considération que sa figure et son œuvre trouvent dans les anthologies scolaires. Par exemple, Michela Murgia dit : « Dans une Italie misogyne et rétrograde, où depuis 14 ans, pas une femme n'a remporté le prix Strega, où dans les anthologies (même celles qui sortent maintenant) les auteures ne dépassent pas 10% et où les librairies exposent sans honte des étagères appelées "littérature féminine", Grâce est encore révolutionnaire aujourd'hui »<sup>4</sup>. Marialaura Simeone écrit : « La seule façon de rendre le canon plus équilibré est d'inclure des œuvres "féminines" dans les anthologies scolaires, en soulignant leur contribution à l'histoire de la littérature pour ce qu'elles ont écrit et non pour ce qu'elles sont. Bien sûr, ces dernières années, je vois beaucoup plus de contributions en faveur des écrivaines, mais elles sont encore très peu nombreuses. Par exemple, de Vittoria Colonna ou Gaspara Stampa aucune trace, mais le pétrarquisme de celles-ci est beaucoup plus intéressant que les poètes contemporains. Ou si je pense que Grazia Deledda, qui a également obtenu le prix Nobel de littérature, est reléguée à un court article du type "réalisme des écrivaines", on ne changera jamais vraiment les choses.

Et la liste serait encore très longue...»<sup>5</sup>.

Neria De Giovanni, considérée comme la connaisseuse la plus profonde et la plus experte de Grazia Deledda, à qui elle a dédié quatorze livres, a raconté l'histoire d'une femme de la fin du XIXe siècle, d'une fille qui s'est vu refuser la possibilité de poursuivre ses études dans une école publique, même si sa professeure la considérait comme particulièrement encline à l'écriture.

À une époque où, en Italie, la préparation des maîtres d'école, encore inadaptée à leur tâche éducative, faisait l'objet de débats, on peut imaginer ce qu'il en était de l'accès des femmes aux études.

Grazia dut lutter pour poursuivre ses études privées et fut entravée par sa mère, qui n'aimait pas sa vocation littéraire. Ses compatriotes n'appréciaient pas ses écrits, l'accusant de donner de la Sardaigne une image sauvage et rétrograde. Le prêtre, un jour, la réprimande publiquement à l'église, en lui disant de se consacrer à des tâches plus appropriées pour une femme. À la sortie de l'église, le curé est pris à partie par un admirateur de Grazia, le peintre nuorais Antonio Ballero (1864-1932), qui lui demande des explications sur sa sortie. A la fin, la conversation dégénère et les deux se battent.

Il faut dire que le taux de scolarisation des écrivaines italiennes au tournant des XIXe et XXe siècles était vraiment faible, selon les critères que nous utilisons aujourd'hui. Ci-dessous, par ordre chronologique, nous vous présentons des exemples. Matilde Serao (1857-1927), presque prix Nobel, et Ada Negri (1870-1945), n'avaient obtenu que le diplôme d'institut magistral. Carolina Invernizio (1870-1945) auteure prolifique de cent trente romans de trois cents pages chacun, fille d'un fonctionnaire royal, n'a même pas obtenu ce diplôme, car elle a été expulsée à cause d'une histoire jugée trop "osée".

Grazia Deledda n'avait fréquenté l'école primaire de Nuoro que pendant trois ans, de la deuxième à la quatrième. Ensuite, comme mentionné, elle a étudié en privé avec un maître très cultivé, qui parlait quatre langues et connaissait également le grec et le latin. Grazia aimait beaucoup lire et la bibliothèque de son père était bien fournie. Pour elle, maîtriser l'italien et surmonter l'idiome sarde signifiait avoir les opportunités que son ambition d'écrivain exigeait<sup>6</sup>.

Après Deledda, il y eut Sibilla Aleramo, pseudonyme de Rina Faccio (1876-1960), qui s'arrêta en cinquième

année du primaire ; cependant, à peine âgée de trente ans, elle fonda avec l'écrivain Giovanni Cena les Scuole de l'Agro Romano (Écoles de l'Agro Romano), travaillant comme apostolat social parmi les populations défavorisées de la région (les familles vivaient dans des paillotes, au milieu de tas de paille).

Grazia, forte et déterminée, étudiait de bonne grâce la langue italienne. Dans une lettre, l'auteure écrit des choses qui nous permettent de mieux comprendre son travail<sup>7</sup> :

*Je lis relativement peu, mais de bonnes choses et j'essaie toujours d'améliorer mon style. J'écris encore mal en italien – mais aussi parce que j'étais habituée au dialecte sarde qui est pour lui-même une langue différente de l'italien.*

- *Et encore :*

*Puis je force mon imagination à tisser l'intrigue du récit et je ne commence à écrire ce récit qu'après un certain temps. Alors j'écris et j'écris, naturellement, j'évoque le pays et le personnage et les personnes [...] Si un travail ne me convient pas, je le détruis, car je n'ai pas la patience de refaire les choses. Je travaille deux heures par jour, l'après-midi, mais je travaille tous les jours.*

Le reste de la journée, Grazia le consacre à sa famille : son mari et ses deux enfants. Les fruits de son infatigable activité littéraire sont 36 romans, 250 nouvelles, deux drames théâtraux, quelques vers, un livret d'opéra, le scénario d'un film tiré de son roman *Cenere*, un recueil de traditions populaires sardes. Dans ses écrits, au langage très pur, sonore et riche en nuances, elle parle de la douleur et de la misère, de l'amour et de la mort, de la superstition et de l'immobilisme, de la résignation et du destin individuel, auquel on doit le respect. L'auteure ne cherche pas une fin heureuse.

Son dernier ouvrage, *Cosima*, a été publié après sa mort, survenue à la mi-août 1936 dans une Rome déserte, et confrontée au même courage avec lequel elle avait vécu. Il suffit de dire que Deledda a appelé son confesseur, un jeune prêtre qui ne connaissait pas l'écrivaine, et lui a personnellement ouvert la porte car « le Seigneur doit le recevoir debout ». Et lorsque le prêtre lui demande où était la mourante, elle répond calmement : « La voilà ! ».

Il est curieux qu'au cours de sa vie, Grazia Deledda ait traduit en italien un seul roman de langue française, *Eugénie Grandet* d'Honoré de Balzac. Il est très probable que l'écrivaine se soit identifiée à la jeune protagoniste du roman : une femme qui mène une vie avare d'affection, prisonnière d'une sombre maison de la paisible ville de Saumur. Tout comme Deledda, jeune femme, avait vécu à Nuoro une vie provinciale qui lui était étroite. Grazia s'en était échappée en envoyant des lettres et des histoires au monde entier (sans compter que l'on retrouve des personnages balzaciens dans de nombreuses figures féminines de Deledda).

Les liens de l'écrivaine avec la France ne s'arrêtent cependant pas là. Peu de gens savent que Deledda entretenait une correspondance étroite avec l'érudit français Georges Hérelle (1848 – 1935), traducteur de Gabriele D'Annunzio et de Blasco Ibañes. Il y a 140 lettres que l'auteure lui a envoyées. Par l'intermédiaire d'Hérelle, son œuvre arrive en France, pays dans lequel Deledda souhaite s'affirmer après avoir conquis l'Italie.

Pour une jeune fille du XIXe siècle, le seul moyen d'espérer changer son existence était de faire un bon mariage. Lorsque l'occasion s'est présentée à elle en 1899, Grazia ne la laisse pas échapper. Elle fait la connaissance de Palmiro Madedani, un fonctionnaire du ministère des Finances, originaire de Mantoue. Leur histoire commence comme un jeu et le mariage est célébré l'année suivante. Grazia n'a posé qu'une seule

condition : celle de déménager à Rome dans un délai d'un mois. Dans la capitale s'ouvre la phase la plus longue de l'existence de l'écrivaine. Sa sérénité domestique et sa grande productivité littéraire permettent une vie confortable à sa famille. Au point que son mari, à un moment donné, quitte sa place au Ministère pour devenir son agent littéraire. Ce sera un choix sur lequel Luigi Pirandello (qui vivait une relation très tourmentée avec sa femme, atteinte de troubles psychiques), ironisera beaucoup dans le roman *Son mari*. Deledda ne le lui a pas pardonné et s'est opposée, non seulement à la publication du roman, mais aussi à la remise du prix Nobel à Pirandello. Dans une lettre de 1934 à l'écrivain Marino Moretti, le journaliste Antonio Baldini a écrit : « Avez-vous vu que la Sarde a dit non aux vieillards de Stockholm? Quelle femme ! »

Après la remise du prix Nobel, Mussolini a voulu rencontrer l'écrivaine. Il lui envoya une voiture pour la conduire au Palais de Venise, dans la Salle du Globe. Mussolini lui a donné une photo avec un cadre en argent et lui a demandé ce qu'il pouvait faire pour elle. Elle a répondu qu'elle ne voulait rien pour elle, mais qu'elle demandait plutôt la clémence pour le propriétaire de sa maison, Elias Sanna, qui était en détention, garantissant qu'il était une personne honnête à tous égards. Le lendemain, Sanna est libéré sans raison apparente et se rend chez l'écrivaine pour lui annoncer la bonne nouvelle avant de partir pour la Sardaigne. Ce n'est que bien plus tard qu'il apprendra qu'il lui devait sa libération.

Comme elle quittait le bureau de Mussolini, un fonctionnaire de parti lui demanda comment elle voulait contribuer à la cause du fascisme, compte tenu de la bienveillance du Duce, et elle répondit seulement : «L'art ne connaît pas la politique ». La réponse ne se fit pas attendre. Les libraires furent avisés de ne pas exposer les livres de la nouvelle Nobel et ainsi, cette année-là, le produit des ventes fut plus faible que prévu, ce dont l'auteure s'est plainte auprès de son éditeur Treves.

## Notes

1. La première femme à recevoir le prix fut l'écrivaine suédoise Selma Lagerlöf, en 1909.
2. Le prix Nobel fut donné à Deledda « pour ses écrits d'inspiration idéaliste qui, avec une clarté plastique, représentent la vie sur son île natale et avec profondeur et sympathie, abordent les problèmes humains en général ». Source : <http://www.nobelprize.org/prizes/literature/1926/summary/>. Le prix a été réservé à l'année suivante, conformément au statut du prix Nobel.
3. La voix enregistrée de Deledda peut être entendue dans une vidéo en ligne sur Youtube : <http://www.youtube.com/watch?v=Y8XBNigpMss>.
4. Extrait de la page facebook de l'auteure du 10 décembre 2017.
5. *Reportages Storia & Società*, Youcanprint, Lecce 2022, Année XIX, n° 32, p. 29.
6. A 23 ans, Grazia Deledda écrivait ainsi à Giovanni De Nava, un de ses admirateurs : « J'étudie et toujours beaucoup : j'aspire à la célébrité, je ne le cache pas, et j'espère y réussir ».
7. G. Deledda, lettre au traducteur et diplomate Emile Haguenin du 5 janvier 1902.

---

## Bibliographie

Cecchi Emilio, *Introduzione a G. Deledda*, Romanzi e Novelle, Milano, Mondadori, 1941.

Ciusa Maria Elvira, *Grazia Deledda, una vita per il Nobel*, Delfino Carlo Editore, Sassari 2016

De Giovanni Neria, *L'ora di Lilith – Su Grazia Deledda e la letteratura femminile del secondo Novecento*,

Ellemme Edizioni, Roma 1987;

- *Grazia Deledda*, Nemapress, Alghero 1991;
- *Come leggere Canne al vento di Grazia Deledda*, Ugo Mursia Editore, Milano 1994;
- *Lettere inedite di Grazia Deledda ad Arturo Giordano*, direttore de La Rivista Letteraria, Nemapress, Alghero 2004;
- *Come la nube sopra il mare – Vita di Grazia Deledda*, Nemapress, Alghero 2006;
- *Vento di terra, vento di mare – Grazia Deledda oltre l'isola*, Nemapress, Alghero 2007;
- *A tavola con Grazia – Cibo e cucina nell'opera di Grazia Deledda*, Il Leone Verde Edizioni, Torino 2008;
- *Pagine mariane in Grazia Deledda – Atti del Convegno Internazionale su Maria nella letteratura*, Opera di Don Orione, Roma 2001.

Dubravec Labas D., *Grazia Deledda e la piccola avanguardia romana*, Carocci, Roma 2011.

Fleury Marguerite, *Grazia Deledda in Francia*, dans «Ichnusa», fasc. I-II, Cagliari-Sassari, 1951, pp. 60-70;

Kozma Janice M, *Grazia Deledda's eternal adolescents: the pathology of arrested maturation*, Fairleigh Dickinson University Press, Cranbury, NJ 2002

Miccinesi Mario, *Deledda*, La Nuova Italia-Il Castoro, Firenze 1975-(réimpression 1981)

Monne Lussorio, *Grazia Deledda. Una donna. Un Nobel*, Edizioni Solinas, Nuoro 2005.

Mora Manlio, *La casa di Grazia*, in *Amor di Sardegna: impressioni, ricordi, testimonianze*, Gallizzi, Sassari 1943, p. 20

Navarro Salazar M. T., *Donne e storia sul volgare del secolo: romanzo, biografia, autobiografia*, dans «Narrativa», Anno 2001, N. 20-21, pp. 45-64.

Orano Paolo, *Psicologia della Sardegna*, Tipografia della Casa Editrice Italiana, Roma 1896.

Piomalli Antonio, *Grazia Deledda*, Firenze, La Nuova Italia, 1968

Raimondi Ezio, *I sentieri del lettore*, par Battistini A., Il Mulino, Bologna 1994, vol. III, p. 211.

Ramat Silvio, *Due saggi su Grazia Deledda*, dans Protonovecento, Il Saggiatore, Milano 1978, pp. 69-192

**Partager :**



chargement...

---

**Articles similaires**

L'année 1926 de Marcel Pagnol  
ou l'esprit des années folles  
6 juillet 2022  
Dans "la vie culturelle en 1926"

1926 : Année mouvementée  
dans la vie de l'homme et de  
l'écrivain Georges Bernanos  
6 juillet 2022  
Dans "la vie culturelle en 1926"

Index des rédactrices et  
rédacteurs  
7 juin 2022  
Dans "Non classé"

Posté dans [la vie culturelle en 1926](#)

---

← [L'année 1926 de Marcel Pagnol ou l'esprit des  
années folles](#)